Document generated on 07/15/2025 6:55 p.m.

Anthropologie et Sociétés

Ethnographier les silences de la violence
Doing ethnography of the silences of violence

Karine Vanthuyne

Volume 32, Special Issue, 2008

Globalisation des cultures : traces, traverses et voix de jeunes anthropologues

URI: https://id.erudit.org/iderudit/000225ar
DOI: https://doi.org/10.7202/000225ar

See table of contents

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Vanthuyne, K. (2008). Ethnographier les silences de la violence. *Anthropologie et Sociétés*, *32*, 64–71. https://doi.org/10.7202/000225ar

Article abstract

It is often noted, in terms of people's memories of atrocities, that these are partially if not totally impossible to put into words. However, even though numerous survivors bear witness to the absence of words able to translate the magnitude of the horrors they have been through, words are used nonetheless. These life stories of course contain silences. If we listen to them, as I learned to do in analyzing the life stories of survivors of the Guatemalan armed conflict, we can sometimes learn more from them than from the stories themselves. Beginning with an examination of Mateo's silence (who is the sole eye witness of the massacre finca San Fransisco, Nentón, Huehuetenango), I seek to show the importance of an attention to the unsaid if we want to really understand what it means to "survive" in contemporary Guatemala.

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ETHNOGRAPHIER LES SILENCES DE LA VIOLENCE[52]

Karine Vanthuyne

> Comment se laisser saisir par ce qui échappe en tant que cela échappe, non pour en combler le vide mais pour permettre au mouvement de la vie de se poursuivre et de se relancer?
>
> Corin et al. 2008 : 53-54

Il est fréquemment souligné, en ce qui concerne la mémoire des atrocités, à quel point celles-ci sont en partie, sinon totalement, indicibles : il n'y aurait pas de mots pour traduire l'expérience d'un viol, d'un massacre, ou de toute autre forme de violence[53]. Or, bien que de nombreux survivants témoignent de la frustration ressentie de ne pouvoir traduire en mots l'ampleur de l'horreur vécue, « l'indicible *est* dit », rappelle Alessandro Portelli (1997 : 143, italiques dans l'original). Les victimes d'atrocité donnent voix aux souffrances endurées, produisent des récits sur ce qu'elles ont vécu. Certes, ces mises en mots comportent le plus souvent des silences. Toutefois, si on leur prête l'oreille, aurais-je appris en analysant ceux de Mateo, on peut parfois en saisir davantage sur la signification de cette violence que des récits eux-mêmes.

Âgé de 62 ans, Mateo Ramos Paiz est le seul témoin oculaire du massacre de la *finca*[54] de San Francisco, qui fut commis par l'armée guatémaltèque en juillet 1982. Avant la mort brutale des siens, me rapporta-t-il lors des nombreuses conversations informelles que nous eûmes au cours de mes recherches en 2004, il s'était particulièrement investi dans les différents processus d'autonomisation

52. Ce texte est dédié à la mémoire de Mateo Ramos Paiz, décédé en octobre 2008, ainsi qu'aux autres survivants du massacre de San Francisco, pour le précieux cadeau de leurs paroles et de leurs silences,. Ma gratitude est aussi dirigée à Ellen Corin et Didier Fassin, pour m'avoir chacun enseigné à leur manière comment tendre l'oreille aux non-dits. Les recherches dont cet article découle ont bénéficié du soutien financier du Fond québécois pour la recherche sur la Société et la Culture (FQRSC), du Conseil canadien de la recherche en sciences humaines (CRSH), et de l'Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux (IRIS). Un grand merci également à Cristiana Giordano, Stephanie Lloyd, Chowra Marakemi, Wren Nasr et Nubia Rodrigues pour leurs précieux commentaires et suggestions. J'assume toutefois l'entière responsabilité du résultat final.

53. Giorgio Agamben (1999), par exemple, postule une double impossibilité de témoigner des camps de concentration d'Auschwitz : une impossibilité physique (soit la mort de ceux qui auraient pu témoigner du processus d'extermination propre aux camps) et une impossibilité discursive (soit les limites du langage humain pour témoigner d'une telle expérience). Or, pour éviter de nier aux survivants d'atrocités la capacité de s'approprier l'expérience de violence dans son après par le biais de sa narration, je crois qu'il est primordial de ne pas s'arrêter sur cette double impossibilité de témoigner pour plutôt se centrer sur l'acte de témoigner – mais ce, bien sûr, sans ignorer les nombreuses difficultés que de tels témoignages posent à leurs auteurs.

54. Grande propriété à vocation agricole ou d'élevage bovin.

que connaissait alors sa communauté – dont le principal fut l'acquisition des terres de Yulaurel, village où lui et les autres survivants du massacre de San Francisco résident depuis leur retour d'exil au Mexique. Lorsque je le rencontrai pour la première fois, Mateo analysa pour moi la situation socioéconomique des siens, en insistant sur les conditions de travail difficiles qu'ils connaissaient dans les *haciendas* mexicaines, où plusieurs des habitants de son village se rendent quotidiennement afin de gagner de quoi compléter leurs maigres revenus agricoles. « Il vaut mieux, comme moi, ne travailler qu'à son compte », conclua-t-il. C'est-à-dire, dans le contexte socioéconomique des Hautes Terres guatémaltèques, ne se consacrer qu'à la culture de ses champs. Puis Mateo aborda le sujet de l'ancienne *finca* de San Francisco, m'expliquant qu'étant donné la situation d'exploitation qu'ils y connaissaient, lui et les siens avaient tenté de la racheter à son propriétaire. En me rapportant le refus de ce dernier de la leur vendre, il me fit alors part des démarches qu'ils avaient entreprises pour acquérir les terres de Yulaurel, et des difficultés qu'ils avaient alors rencontrées lorsqu'ils commencèrent à les cultiver, étant donné les multiples moustiques infectés de malaria qui s'y trouvaient. Après plusieurs voyages onéreux à la capitale, m'expliqua Mateo, ils avaient toutefois réussi à convaincre un agent du gouvernement de venir arroser leurs terres d'insecticides, et lui et les siens avaient alors pu commencer à venir s'y installer. « Or à peine avions-nous commencé à y construire nos nouvelles maisons, conclut-il, que nous dûmes fuir pour le Mexique ».

Mateo ne poursuivit pas son récit du passé en abordant l'expérience du massacre, mais en reprit plutôt le fil en revenant sur le processus d'acquisition foncière de Yulaurel –insistant cette fois sur l'appui qu'ils avaient reçu du propriétaire de la *finca* de San Francisco pour leur achat.

Deux jours après notre première rencontre, alors que mon collègue accompagnateur[55] et moi étions assis sur le perron de l'école où nous avions nos quartiers, Mateo vint s'asseoir à nos côtés pour bavarder. Il reprit alors son propos portant sur la situation d'exploitation que les ouvriers-résidants vivaient au sein de la *finca* de San Francisco, sur leur désir de la racheter à son propriétaire, et sur l'appui ensuite reçu de ce dernier pour l'acquisition des terres de Yulaurel. Puis, examinant le livre que j'étais en train de lire avant qu'il ne vienne nous parler, *Harvest of Violence : The Mayan Indians and the Guatemalan Crisis* (Carmack 1988), il m'expliqua rapidement qu'il souffrait aujourd'hui de *susto*[56], que sa tête était en train de se décomposer, et qu'il oubliait de plus en plus de choses. Me remettant mon livre, il conclut en me confiant qu'il aimerait bien comprendre les causes de la violence. Je lui demandai alors s'il avait entendu parler des commissions de vérité[57], ou s'il avait eu connaissance de leurs rapports. Il me

55. J'ai mené mes enquêtes de terrain au Guatemala tout en agissant à titre d'accompagnatrice internationale de survivants des massacres qui sont impliqués dans des poursuites juridiques coordonnées par le CALDH –une ONG dont je décris brièvement le travail plus bas dans ce paragraphe.
56. Voir la section suivante pour une brève description de cette catégorie et une analyse de ses usages sociaux.
57. Le Guatemala a connu deux commissions de vérité : le Projet interdiocésain pour la récu-

répondit savoir qu'elles avaient eu lieu, mais toujours ignorer leurs conclusions. Mon collègue, Pierre, lui demanda alors pourquoi il n'assistait jamais aux réunions qu'organisait le Centre pour l'action légale pour la défense des droits humains (CALDH), une ONG qui coordonne une poursuite juridique contre ceux qui orchestrèrent les quelque 600 massacres que commit l'armée entre 1981 et 1983, dont celui de San Francisco. Dans ces réunions, entre autres choses, cette organisation vulgarise les conclusions des rapports des commissions de vérité. Mateo répondit qu'il ne venait pas parce que, le moment venu, soit il ne se sentait pas suffisamment bien pour ce faire, ou soit il avait tout simplement oublié qu'il y avait réunion, sa mémoire étant de plus en plus défaillante. « Je pense que c'est à cause du *susto* dont je souffre », affirma-t-il. Après quoi il nous confia :

> Après que les gens de San Francisco s'étaient fait massacrer [et que je décidai alors de m'enfuir du bâtiment où je me trouvai encore, caché sous les corps d'hommes morts], l'armée me poursuivit, et j'entendis alors leurs balles siffler tout près de mes oreilles. J'ai couru. Je pensais que j'allais mourir. Mais grâce à Dieu je ne suis pas mort. (Silence). J'ai longtemps fait des cauchemars : j'avais peur que l'armée ne vienne me chercher dans mon lit. Là je suis plus tranquille mais je continue d'oublier. Quelqu'un du CALDH m'a dit que [cette perte de mémoire] devait être due à la grande frayeur que j'ai ressentie devant cette violence. Une frayeur qui aurait affaibli mon cerveau.
>
> Mateo, Yulaurel, février 2004

Ce fut l'unique fois où Mateo me fit spontanément part de son expérience du massacre. Quatre mois plus tard, au moment où, dans le cadre de la série d'entretiens que je menai avec les habitants de Yulaurel en juin 2004, je demandai à Mateo quand les problèmes avaient commencé à San Francisco, espérant ainsi l'amener à ce qu'il me narre à nouveau son expérience du massacre, il me répondit en me faisant part de ce qui les avaient motivés, lui et les siens, à acheter les terres de Yulaurel, insistant à nouveau sur l'exploitation vécue sur la *finca* et les difficultés qu'ils avaient rencontrées une fois leur nouvelle propriété acquise, y compris le paludisme. Lorsque je lui redemandai de me préciser comment les problèmes avaient commencé à San Francisco, espérant toujours l'amener à ce qu'il me parle de son expérience du conflit civil armé, il me rétorqua « Quels problèmes? » Lorsque je lui répondis « le problème de la guerre, les guérilleros… », il me raconta alors de manière confuse les délibérations que lui et les siens avaient eues avec les rebelles. D'abord, Mateo m'expliqua que c'étaient eux, les guérilleros, la source du problème. Ils avaient tenté de convaincre les ouvriers de San Francisco qu'ils se joignent à leur rébellion en « cessant de faire vivre leur patron ». Mateo me précisa que les habitants de San Francisco leur avaient toutefois rétorqué préférer rester en bons termes avec lui, ce dernier les ayant appuyés dans leurs démarches pour l'acquisition des terres de Yulaurel. Or, dans ce même propos, Mateo suggéra également que lui et les siens avaient aussi considéré avec sérieux la stratégie d'autonomisation proposée par les guérilleros, mais tout en leur disant

pération de la mémoire historique (ODHAG 1998) et la Commission pour l'éclaircissement historique (CEH 1999).

qu'ils espéraient qu'ils savaient ce qu'ils faisaient, les risques d'une répression armée étant des plus élevés.

Lorsque je suis revenue au Guatemala en 2006 pour y compléter mon enquête de terrain, Victor (pseudonyme), un ancien guérillero, aujourd'hui directeur d'une association œuvrant pour la défense des droits des victimes du conflit civil armé guatémaltèque, m'annonça que Mateo était mort. Mais lorsque je lui demandai des détails sur le décès de ce dernier, il me précisa qu'en fait il n'était pas tout à fait mort, mais qu'il avait perdu la mémoire, c'est-à-dire, plus exactement, qu'il ne se rappelait plus du massacre des siens. Sitôt arrivée à Yulaurel**,** je reçus toujours sur le parvis de l'école, la visite de Mateo qui, ne me reconnaissant guère, me posa quelques questions pour (re)prendre contact avec moi. Puis, ces formalités échangées, il enchaîna aussitôt sur les nombreux moustiques porteurs de malaria dont ils avaient souffert, ces premières années où lui et les siens avaient commencé à cultiver les terres de Yulaurel. Mais après quelques jours, je me rendis compte que Mateo avait non seulement évacué de son récit du passé le massacre des siens, mais également tous les dilemmes insolubles qui l'avaient précédé eu égard à leurs rapports ambigus avec la guérilla.

Le *susto*, comme mode de lecture des effets de l'expérience d'un massacre dans le présent de ses survivants, n'est pas seulement véhiculé par des organisations telles que le CALDH, ou approprié par des rescapés comme Mateo. Comme le soulignent Didier Fassin et Richard Retchman (2007), cette interprétation pathologisante des souvenirs, ou de l'oubli, de l'expérience directe ou indirecte d'évènements « hors du commun », ne serait pas propre au contexte guatémaltèque. Dans les travaux savants, comme dans le discours profane, la notion du « traumatisme » (c'est-à-dire une catégorie diagnostique proche de celle, latino-américaine, du *susto*) serait devenue une « vérité partagée » ; l'intervention des psychologues et des psychiatres sur le théâtre des guerres et des catastrophes, des violences extrêmes ou ordinaires, un des principaux effets pratiques de ce nouveau « régime de véridiction » ; et « libérer la parole des victimes », le *modus operandi* de l'intervention humanitaire en situation post-conflit ou post-désastre.

Or le récit de mes interactions avec la mémoire de Mateo témoigne non seulement des limites d'une lecture de cette mémoire en termes de « trauma ». Il suggère également la violence potentielle d'une intervention post-conflit essentiellement centrée sur une libération de la parole des « victimes ». Certes, il est fort probable que d'un point de vue strictement psychologique, « l'oubli » de Mateo constitue une « réponse normale à une situation anormale » (selon les critères du diagnostic psychiatrique du traumatisme). Toutefois, à la lumière des conversations et de l'entretien que j'ai eus avec lui, j'aimerais suggérer une lecture complémentaire de son « oubli ». Cette analyse mettra en exergue comment le *susto* de Mateo, et plus largement le « traumatisme » des victimes de violence, s'ils énoncent une vérité de l'humain faisant face à une situation « extraordinaire », le font au détriment d'autres registres possibles de qualification et d'action. Il s'agit d'une zone d'ombre que seule une prise en compte des non-dits de l'expérience de violence permet de mettre en lumière, avant de les qualifier d'« oubli ».

Selon Michael Pollack (2000 [1990]), le silence d'une majorité des survivants d'Auschwitz devrait être lu non pas comme un « oubli » de l'expérience concentrationnaire, mais comme un mode de gestion de la mémoire des camps, étant donné les possibilités limitées d'en rendre compte. Des possibilités que cet historien, en réaction aux thèses du psychanalyste Bruno Bettelheim, s'attache à situer au-delà des seules capacités individuelles (psychiques) d'une mise en mots de l'indicible, en interrogeant plutôt les conditions sociopolitiques qui appuient et/ou contraignent la prise de parole des rescapés. Ce que disent et taisent les survivants d'Auschwitz, soutient Pollack, relèverait autant de l'image de soi qu'ils veulent sauvegarder et projeter, que des différentes définitions légales et politiques qu'a connues le statut de « rescapé » dans divers contextes politiques.

Au Guatemala, la reconnaissance sociale et politico-légale des survivants des massacres opère principalement à travers l'identité de « victime ». Dans les premiers témoignages qu'ils confièrent deux mois après le massacre de San Francisco à un anthropologue travaillant pour Amnistie Internationale, certains survivants évoquèrent le sentiment d'avoir été persécutés parce que leur communauté était en train de s'affranchir du système féodal au travers duquel l'élite guatémaltèque désirait continuer de les exploiter (Vanthuyne 2008). Mais ne pouvant économiquement se permettre de mettre en jeu les réparations auxquelles ils ont droit en tant que victimes du conflit, la quasi totalité de ces survivants ne se constitue plus aujourd'hui comme les acteurs d'un processus d'autonomisation qui entretint un rapport particulièrement complexe avec la guérilla. La révélation de leur implication politique passée pouvant compromettre la reconnaissance de leur statut de « victime » (le gouvernement ayant rejeté « la vérité » du génocide qu'établirent les commissions de vérité), ils en sont plutôt venus à s'approprier l'offre identitaire du CALDH[58], et à se construire comme les victimes *innocentes* d'un conflit qui opposa deux forces leur étant étrangères. Mateo excepté.

Des démarches effectuées pour l'obtention du titre des terres de Yulaurel à son refus actuel d'aller travailler dans les haciendas mexicaines, la trajectoire biographique de Mateo est principalement celle d'une quête de son autonomie : Mateo n'a de cesse tout au long de sa vie de chercher à s'approprier le plein contrôle de son existence, en proposant d'acheter la *finca* à son propriétaire, en négociant l'acquisition des terres de Yulaurel, et en ne travaillant aujourd'hui que pour son propre compte. Or, le conflit civil armé exigeant une lecture en termes d'une situation que les habitants de San Francisco auraient *passivement* endurée, les modes dominants de la mise en récit du passé entrent en flagrante contradiction avec cette manière propre qu'a Mateo de donner sens et direction à sa vie. Mateo, jusqu'à son « oubli » du massacre des siens, aimerais-je proposer, aurait plutôt continué d'en parler, mais avec hésitation et méfiance, étant donné le contexte discursif dominant, en faisant état des dilemmes insolubles dans lesquels il s'était

58. Pour encourager leur mobilisation pour la justice, le CALDH a encouragé les survivants des massacres à relire celui-ci comme une violation de leurs droits fondamentaux (Vanthuyne 2007). Ils n'étaient pas des coupables qui furent dûment punis pour leur soutien à la guérilla, comme l'affirma et continue de le sous-entendre l'armée. Ils furent plutôt les victimes d'une politique d'extermination injustifiée et injustifiable.

trouvé comme acteur. Au récit simplificateur d'une guerre qui opposa deux forces armées qui leur étaient étrangères, Mateo propose plutôt celui d'un drame complexe dans lequel il avait été impliqué. Mais faute d'interlocuteurs, voire d'une reconnaissance sociale et politique plus large de la complexité historique du conflit civil armé, Mateo aurait fini par se taire et par mettre complètement de côté *et* le massacre des siens, *et* ses interactions avec la guérilla, pour plutôt se centrer, dans son récit du passé, sur ses démarches auprès des autorités gouvernementales pour l'acquisition des terres de Yulaurel et leur assainissement contre la malaria.

« Mateo est mort », m'annonçait Victor en 2006. Certes, Mateo n'était pas encore décédé, mais sa mort sociale, ainsi que son « oubli » du massacre des siens, révélaient tout de même comment la « victimisation » des survivants sur laquelle le CALDH met l'accent peut à la fois reproduire le mythe historique et raciste de l'Indien *passif*, d'une part, et rendre tabou toute discussion portant sur le rôle de la guérilla dans le conflit, d'autre part. Or cette discussion *est* nécessaire à la démocratisation du Guatemala, qu'entend justement favoriser cette association (Vanthuyne 2007) : non pas pour incriminer les guérilleros d'avoir « provoqué » la violence armée, comme l'a fait l'anthropologue David Stoll (1993 ; 1998), mais pour permettre des échanges critiques et constructifs entre civils et anciens guérilleros. En raison de l'extrême violence dont ils furent victimes, la guérilla les ayant laissé *sans défense*, les survivants des massacres auprès desquels j'ai mené mes recherches refusent aujourd'hui de s'en remettre aux autres, que ce soit au gouvernement ou aux ONG telle le CALDH. Or, si l'objectif de ces organisations est de favoriser la démocratisation « par le bas » du Guatemala, il est nécessaire qu'elles se mettent à l'écoute des silences de ceux dont elles entendent faire des « citoyens ». Il en va autant d'une reconnaissance véritable des capacités d'action des sujets de leur intervention que d'une meilleure compréhension de ce qui entrave la démocratisation et la participation politique espérées.

> It is often considered the task of historiography to break the silences that announces the zones of taboo. […] I have myself found this a very complicated task, for […] we may end by using our capacity to « nearth » as a weapon.
>
> Das 2007 : 5

Comme le suggère ici Veena Das, les militants pour la défense des droits des victimes ne sont pas les seuls qui, de par une action trop étroitement centrée sur la dénonciation publique de violences passées, courent le risque de taire d'autres types de discours sur celles-ci. Soucieuse de documenter les évènements du conflit civil armé le plus rigoureusement possible, j'ai moi-même, à l'occasion, espéré vaincre le silence de mes informateurs. En témoigne cet extrait d'entretien avec Mateo, rapporté ci-dessus, où j'insistai pour qu'il me narre son expérience du conflit civil armé.

La position que nous devrions adopter, comme anthropologues, face aux silences de la violence politique, n'est jamais facile à déterminer, deux dangers nous guettant. D'un côté, souligne Cécile Rousseau, nous pouvons « désirer éviter toute retraumatisation en tentant, autant que faire se peut, de ne pas toucher

le sujet » (1994 : 14). Mais cette position peut insidieusement nous amener à participer au renforcement du déni social qui entoure, en général, les évènements violents. De l'autre, continue Rousseau, nous pouvons désirer en savoir davantage sur ces évènements afin d'être en mesure de les documenter le mieux possible. Or le danger de cette deuxième position est à la fois « la souffrance psychique à laquelle les sujets peuvent être soumis, à cause de la reviviscence possible du traumatisme, mais […] aussi l'ambiguïté de la position du voyeur, une position qui instrumentalise la souffrance de l'autre en en faisant un objet d'étude » (Rousseau 1994 : 14).

Mon expérience de terrain auprès de Mateo m'aura enseigné deux leçons essentielles pour la recherche en situation post-conflit : que la curiosité qui nous anime comme chercheur peut nous rendre aveugles au désir des acteurs de demeurer silencieux sur certains évènements. Mais surtout, que le silence ne devrait pas être traité comme un obstacle à la connaissance mais au contraire, comme une donnée essentielle de celle-ci. Ethnographier les non-dits de Mateo m'aura en effet permis de saisir les autres significations que peut revêtir le verbe « survivre » en dehors du cadre mémoriel dominant de la « victime *innocente* d'un génocide ».

Références

AGAMBEN G., 1999, *Ce qui reste d'Auschwitz*. Paris, Payot-Rivages.

CARMACK R. (DIR.), 1988, *Harvest of Violence : The Mayan Indians and the Guatemalan Crisis*. Norman, University of Oklahoma Press.

CEH, 1999, *Guatemala : Memoria del Silencio*. Comisión para el Esclarecimiento Histórico, Guatemala.

CORIN E.E., L. RODRIGUEZ DEL BARRIO, L. GUAY, 2008, « Entre les mots. Plis et défauts du sens dans la psychose » : 53-83, in L. Blais (dir.), *Vivre à la marge. Réflexions autour de la souffrance sociale*. Québec, Presses de l'Université Laval.

DAS V., 2007, *Life and Words : Violence and the Descent into the Ordinary*. Berkeley, University of California Press.

FASSIN D., R. RECHTMAN, 2007, *L'empire du traumatisme : enquête sur la condition de victime*. Paris, Flammarion.

ODHAG, 1998, *Guatemala - Nunca Más*. Oficina de Derechos Humanos del Arzobispado de Guatemala (ODHAG), Guatemala.

POLLACK M., 2000 [1990], *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*. Paris, Éditions Métailié.

PORTELLI A., 1997, *The Battle of Valle Giulia : Oral History and the Art of Dialogue*. Madison, University of Wisconsin Press.

ROUSSEAU C., 1994, « La place du non-dit : éthique et méthodologie de la recherche avec les enfants réfugiés », *Santé mentale au Canada*, 41 :13-7.

STOLL D., 1993, *Between two armies in the Ixil towns of Guatemala*. New York, Columbia University Press.

STOLL D., 1998, *Rigoberta Menchu and the Story of All Poor Guatemalans*. Boulder, Westview Press.

VANTHUYNE K., 2007, « Les contradictions d'une reconstruction démocratique "par le bas". Le Guatemala dans l'après-conflit civil armé ». *Politix*, 20 :81-107.

VANTHUYNE K., 2008, « Guatemala : Se souvenir de la guerre, devenir une victime? » *Problèmes d'Amérique Latine*, 68 : 81-100.

RÉSUMÉ – ABSTRACT

Ethnographier les silences de la violence

Est fréquemment souligné, en ce qui concerne les mémoires d'atrocités, à quel point celles-ci sont en partie sinon pas totalement indicibles. Or, bien que de nombreux survivants témoignent de l'absence de mots pouvant traduire l'ampleur de l'horreur vécue, l'indicible est dit. Ces récits comportent certes des silences. Néanmoins, si on leur prête l'oreille, aurais-je appris en analysant ceux de survivants du conflit armé guatémaltèque, on peut parfois en apprendre davantage que des récits eux-mêmes. A partir de l'examen du silence de Mateo, seul témoin oculaire du massacre de la finca San Francisco, Nentón, Huehuetenango, je cherche à démontrer l'importance de s'intéresser aux non-dits si l'on veut véritablement se saisir de ce que « survivre » signifie dans le Guatemala d'aujourd'hui.

Mots-clés : Vanthuyne; Guatemala; post-conflit armé interne; politiques de la mémoire; « victimisation »; silence des survivants.

Doing ethnography of the silences of violence

It is often noted, in terms of people's memories of atrocities, that these are partially if not totally impossible to put into words. However, even though numerous survivors bear witness to the absence of words able to translate the magnitude of the horrors they have been through, words are used nonetheless. These life stories of course contain silences. If we listen to them, as I learned to do in analyzing the life stories of survivors of the Guatemalan armed conflict, we can sometimes learn more from them than from the stories themselves. Beginning with an examination of Mateo's silence (who is the sole eye witness of the massacre finca San Fransisco, Nentón, Huehuetenango), I seek to show the importance of an attention to the unsaid if we want to really understand what it means to "survive" in contemporary Guatemala.

Keywords : Vanthuyne; Guatemala; post internal armed conflict; politics of memory; "victimization"; survivors' silences.

Karine Vanthuyne
Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux
Sciences sociales, politique, santé
École des hautes études en sciences sociales (EHESS)
96 boulevard Raspail
75006 Paris
France
karine.vanthuyne@mail.mcgill.ca